



Bonjour à vous qui me lisez,

Voilà déjà quelques mois que je suis arrivée à Lomé. Des moments remplis de découvertes, de rencontres, d'apprentissages, de bons repas, de surprises, de rires et de joies. Mais également d'allers-retours dans les bureaux de l'administration togolaise, de quelques coupures d'électricité et de piqûres de moustiques. Voici donc quelques instants de vie, des aspects de mon travail et des émotions que je partage aujourd'hui avec vous, rythmés par des mots de mina, la langue parlée à Lomé.

Woezon ! – (bonne arrivée)

A mon arrivée à Lomé vers 6 heures du matin, la première chose qui me frappe est la chaleur étouffante et la moiteur qui s'imprègne partout. Après plus de 15 heures de voyage, je suis dans un état où tout m'exaspère et m'amuse en même temps.

Fatiguée et transpirante, je passe le contrôle des visas. En me rendant mon passeport, le monsieur me dit avec un grand sourire : «Si vous trouvez un mari, il va vous garder ici». Est-ce qu'il voulait me dire «bon séjour» ou «bonne chance» ? Je ne sais pas comment interpréter cette drôle de phrase de bienvenue, je réalise à peine que je suis arrivée à Lomé et que l'aventure a bel et bien commencé.

Ces premiers jours s'écoulent doucement. Tout est nouveau. J'essaie de comprendre comment les éléments s'imbriquent et se complètent, la façon dont on prend un taxi-moto, de quelle manière on marchandise les prix. J'attrape en passant une expression, un mot, une émotion. Il règne une atmosphère particulière que je n'arrive pas à saisir, comme un mélange de joies et de peines, d'éclats de rire et de regards fatigués. La vie est dure ici, me dit un Togolais. Et pourtant, il ressort de cette ville une furieuse étincelle de volonté qui crée un joyeux brouhaha dans ses rues animées. Je m'efforce de ne pas faire de faux-pas dans ce nouvel environnement. Silencieusement, j'observe tout ce qui passe sous mes yeux, les gens qui s'interpellent dans la rue, ma collègue qui commande à manger dans une échoppe du coin, une femme qui vend des oranges au bord de la route, les hommes qui jouent à la pétanque en fin d'après-midi. Je tente de saisir l'essence qui anime ces rues, ces échoppes, ces gens. Malgré mes efforts, j'ai l'impression que chacun de mes actes est gauche, maladroit. Mais cela me force à remettre en perspective ce que je croyais connaître, de me questionner sur mes acquis. Il me faut me détacher de toute idée précon-

Lettre no 2 - Lomé, juin 2018

çue et de tout préjugé pour apprivoiser et comprendre ce quotidien qui devient petit à petit le mien. Agir, essayer, se tromper, recommencer, c'est finalement la meilleure façon d'apprendre !

On s'adapte plus vite que l'on croit. A peine arrivée, je vois ma démarche se faire déjà plus lente, moins pressée. Mes pas s'adaptent à la chaleur écrasante et aux rythmes des musiques qui s'échappent des maquis. Les femmes se tiennent droites, dignes et fières. Une sandale se lève,



Dans la cour de mon nouveau chez moi.

suspendue un instant. La hanche bascule d'un côté puis de l'autre quand le pas se termine. Dans cet élégant balancement, les femmes vont et viennent. L'une portant son enfant dans le dos ou une bassine sur la tête, l'autre préparant le repas au milieu de casseroles fumantes. Devant les boutiques de coiffure aux devantures colorées se tiennent des conciliabules de femmes, toutes occupées à tresser, mélangeant cheveux et rajouts synthétiques. En passant, elles me saluent d'un sonore *Woezon*, auquel je réponds un *Yooo* tout aussi enthousiaste. Marcher plus lentement, ce n'est pas une perte de temps, c'est profiter un peu plus longuement du présent.

Va mi dou nou – (Viens mangeons !)

La première fois que j'ai rencontré Anita, elle m'a dit : «C'est au Togo que l'on trouve la meilleure cuisine de toute l'Afrique de l'Ouest». Par la suite, j'ai compris que c'est chez elle que l'on trouve la meilleure cuisine du Togo. Vous trouvez que je ne suis pas très objective ? Peut-être...

Anita m'a appris à cuisiner la pâte, *akoumé*, et la sauce *adémé*. *Akoumé* est faite à partir de farine de maïs, que

l'on cuit dans de l'eau jusqu'à obtenir une pâte épaisse et onctueuse. La base de presque tous les repas. La sauce *adémé* se prépare avec de petites feuilles vertes qui deviennent gluantes quand on y ajoute du bicarbonate de soude. La magie des réactions chimiques dans la cuisine. On cuit cette sauce avec du poisson fumé, et d'autres morceaux de viande et de poisson que je n'ai pas su - ou voulu - identifier. C'est délicieux, mais très difficile à manger quand on débute ! Du bout des doigts, on prend une bouchée de pâte, on la modèle pour former un petit creux comme une cuillère, et on la trempe dans la sauce



Anita surveille pendant que je cuisine.

brûlante. Comme la sauce est gluante, elle s'échappe très facilement et on peut tout recommencer. Cela demande un peu d'entraînement. Vous imaginez ma fierté, quand l'autre soir, en allant manger chez Anita, elle me dit que je me débrouille maintenant comme une cheffe !

Zemidjan – (taxi-moto)

Pour se déplacer ici, le moyen le plus courant est le taxi-moto. Le Zemidjan transporte tout : un passager avec un sac de riz, deux chèvres, une table, un aquarium, une famille avec trois ou quatre enfants. Tout est possible. Des centaines de motos parcourent Lomé en tout sens à la recherche de clients. La circulation est dense, les priorités quasiment inexistantes. Le passage est cédé en fonction de la taille du véhicule. Le camion prime sur la voiture, celle-ci prime sur la moto, qui prime sur le vélo. Les piétons n'ont qu'à faire attention au milieu de tout ça !

Les klaxons ont un rôle essentiel. Sans klaxon, un véhicule ne sert à rien. On klaxonne quand le feu passe au vert, pour héler un passant, pour obtenir le passage. C'est un langage avec des codes bien précis, que je n'ai pas encore compris. Un ami togolais m'a expliqué que les conducteurs sont encore plus doués ici qu'ailleurs, car ils doivent être attentifs à chaque instant. Possible, mais les accidents sont tout de même fréquents. Je porte prudemment un casque, ce qui fait sourire les Togolais, car peu de monde fait de même. Les conducteurs de Zemidjan connaissent la ville comme

leur poche. Mais ici, pas question d'indiquer un nom de rue (bien qu'ils existent). On se repère aux noms de quartiers, aux stations essences, aux bâtiments importants ou à d'autres points bien précis. C'est donc toujours une aventure quand on se rend à une nouvelle adresse. « Depuis la station Total de Nyekonakopè, premier von (rue) à droite puis troisième à gauche ». J'ai toujours eu des problèmes avec mon sens de l'orientation, alors vous comprenez qu'ici, c'est un entraînement quotidien... Et une joie quand je peux indiquer la route au Zemidjan !

En utilisant les Zemidjans, on apprend également à négocier. Toujours avec humour, même quand ce dernier nous propose le double du prix. En même temps que j'améliore mon sens de l'orientation, j'apprends à connaître les distances et à évaluer les prix. Après avoir sillonné la ville pour aller au travail, au marché, chez des amis, à une fête, ou encore pour les démarches administratives de ma carte de séjour, négocier le prix de la course est un exercice de plus en plus facile. O lé yi a ? (On y va ?)

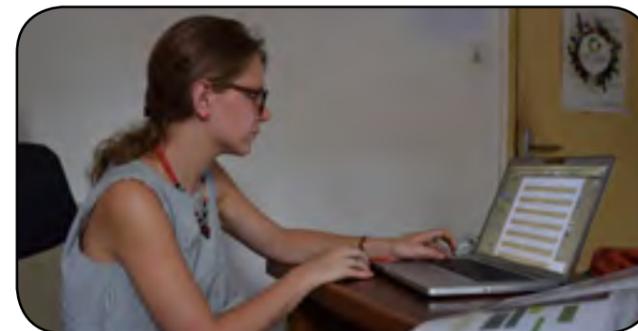
Domé – (le travail)

J'ai repris la suite du travail effectué par Caroline et Olivier avant moi. Produire les supports de communication du Secaar (vidéo et papier), former ma collègue pour la rendre le plus autonome possible et réfléchir aux moyens d'améliorer la communication du Secaar sont différentes tâches qui occupent mes journées.

Le Secaar travaille sur de nombreuses thématiques. Jusqu'à présent, je me suis beaucoup documentée au sujet de la capitalisation d'expériences. Si ce terme ne vous dit pas grand-chose, allez voir le numéro 168 du « Partage » publié par le Secaar. Il est disponible dans la partie « ressources & documentation » du site internet, mais également sur la page Facebook du Secaar. Cette brochure permet une bonne compréhension de ce vaste sujet.

La première étape a été de retrouver les fichiers des précédentes éditions. Avec les changements d'ordinateurs et de logiciels, ceux-ci étaient incompatibles. On s'adapte et on repart de zéro. L'occasion de reproduire pas à pas la mise en page et d'y initier ma collègue. La suite consiste à rechercher du contenu et contacter des personnes pour écrire les articles, qui seront finalement illustrés par des images de la banque de photos du Secaar. Quelques étapes de réalisations, mais beaucoup d'imprévus et d'obstacles, qui rendent l'exercice d'autant plus passionnant et stimulant. Je prends peu à peu mes marques dans ce nouveau travail, ce nouveau bureau, cette nouvelle ville.

En parallèle, j'apprends toujours plus sur le fonctionnement du Secaar, sur ses valeurs. Je suis chaque jour un peu plus heureuse d'être ici. Ces premières semaines sont rythmées par la planification du travail de cette première année, par la mise à jour des cartes de visite des membres du bureau, par mille autres petits travaux, et en trame de fond, la formation de ma collègue. L'apprentissage ne se



Pendant que je travaille, ma collègue s'entraîne avec l'appareil photo !

fait pas grâce à une seule méthode, alors semaine après semaine, on essaie une approche différente. Des exercices avec les logiciels, des recherches d'inspiration, des tests de mise en page, quelques essais à la photographie... Entre les projets à rendre et ma collègue à aider et à motiver dans son travail, les journées sont denses.

Après trois mois et au terme de la période d'essai de ma collègue, celle-ci ne renouvelle pas son contrat. Sa formation orientée dans la communication d'entreprise, plus que graphique, ne lui a pas donné les bases suffisantes pour progresser rapidement. Je me retrouve seule dans notre bureau. Mon travail ne s'arrête pas pour autant et l'appel à candidature est lancé, en espérant trouver un-e prochain-e candidat-e toujours plus motivé-e et impliqué-e dans l'amélioration de la communication du Secaar.

Un autre sujet sur lequel je travaille, et qui m'intéressait déjà beaucoup avant mon départ, est l'agroécologie. Fort de ses trente ans d'expériences dans ce domaine, le Secaar apporte un appui précieux à de nombreuses communautés rurales grâce aux bonnes pratiques agroécologiques. Un manuel complet, regroupant ce savoir-faire, est en cours d'élaboration. Pour le moment, une première

brochure a été réalisée, ainsi qu'une affiche. C'est un beau défi pour moi, que de réussir à garder une approche créative dans la réalisation de ces supports, tout en respectant la charte graphique existante. Je me réjouis de la suite de ce projet, car même si je ne travaille pas directement sur le contenu, j'apprends toujours beaucoup en relisant et en mettant en forme ces bonnes pratiques agroécologiques.

Ce dernier mois à travailler seule me permet de me concentrer également sur des tâches plus complexes sur le long terme, comme la sauvegarde et le partage des fichiers pour tous les membres du bureau, l'amélioration de la visibilité du Secaar, ou encore la valorisation du contenu de toute la partie ressources et documentation du site internet. Même si cette situation a ses avantages, j'ai hâte de retrouver un-e collègue et un rythme plus dynamique.

Depuis les premiers jours, le Secaar m'a accueilli comme une famille. Je n'ai pas eu besoin de me faire une place au sein de l'équipe, elle était déjà préparée avant mon arrivée. Au mois de mars, nous avons fêté l'anniversaire de Simplicie, ainsi que le mien quelques jours plus tard. De beaux moments que nous avons partagé ensemble. Pour l'occasion, chaque membre du bureau a reçu un pagne. Nous avons tous fait coudre un vêtement avec ce tissu, et tous les derniers vendredis du mois, nous le portons fièrement.

Assigamé – (le grand marché)

« Mou lé yi Assigamé ! » (Je vais au Grand Marché) J'interpelle un Zemidjan au bord de la route, et lui indique où je me rends. Aujourd'hui, expédition au Grand Marché. Après avoir rapidement négocié le prix, nous traversons la ville à toute allure. A peine descendue de la moto, je suis déjà plongée dans cet univers surchargé de bruits, de vendeurs, de chariots, de passants, cela au milieu d'une circu-

Modji (dans la rue)

Pour beaucoup de gens ici, la majeure partie de la journée se déroule dans la rue. On y rencontre ses voisins, on y mange, on y observe les allées et venues dans son quartier, on y tient toutes sortes de petits commerces. Des femmes sont assises devant leur étalage, quelques avocats ou mangues, discutant avec la vendeuse d'à côté qui propose des beignets de bananes tout chauds. Souvent, elles vaquent à d'autres occupations en même temps, défaisant les tresses d'une amie ou surveillant un enfant, tout en débattant des dernières actualités du quartier. A l'ombre d'un arbre, mécaniciens et conducteurs de taxi-moto attendent qu'un client se présente. Quand le soleil décline en fin d'après-midi et que la chaleur devient supportable, ils occupent toute la largeur de la rue pour y faire des longues parties de pétanque.

Ici la vie se fait en communauté, on se sent bien quand on est entouré et on fuit la solitude. Je vois aux grands yeux effarés de mes voisins que le fait d'habiter seule surprend. Mais je suis seule seulement jusqu'à ce que je sorte dans la rue. Là, on se salue, on prend des nouvelles de la famille, de la maison, du travail. Parfois, je m'assieds avec la vendeuse d'avocats, ou à l'ombre de l'épicerie d'une amie, et j'apprends quelques mots de mina. Dans ma rue, on n'est jamais seul.



« Mi la dou fufou koudo yebessesi amé évé » (Du fufou avec la sauce au piment pour deux personnes, s'il vous plaît)



Photo de famille avec notre magnifique pagne.

lation qui avance au ralenti à grands coups de klaxon. Un vendeur ambulant, les bras chargés de toutes sortes de marchandises, me propose des chaussettes. Un autre, des montres et des chargeurs de téléphone. A ce moment, il s'agit d'avoir l'air concentré et de savoir où l'on se dirige. Pas facile quand on découvre encore en partie les lieux et que l'on se perd à chaque coin de rue. Je me faufile entre les étalages empilés un peu partout ou à même le sol. Les gens s'interpellent, se saluent, négocient, se déplacent en tous sens. Des femmes, droites et impassibles sous le soleil brûlant, vont et viennent en portant de lourds plateaux sur leur tête, vendant des sachets d'eau, des savons, des gâteaux secs et toutes sortes d'autres choses.

Au fil de mes pérégrinations, j'ai retenu à quel angle tourner pour trouver les étalages colorés des vendeuses de pagnes. Là, les tissus sont empilés en de hautes colonnes aux couleurs vives. Les femmes m'interpellent les unes après les autres pour que je m'attarde un peu. Le bruit et la chaleur sont étouffants. Les motifs, les couleurs, tout se mélange au brouhaha ambiant. Les yeux sont attirés partout. Je fais mon choix pour un motif que l'on appelle « Dotè », Gingembre en français. Je négocie le prix. La vendeuse m'apprend quelques mots de mina et rit de bon cœur devant mon accent maladroit. Je fais encore quelques courses avant de m'extraire de ce joyeux enchevêtrement et de héler un nouveau Zemidjan pour le trajet du retour. Je suis exténuée par toutes les sollicitations de vendeurs qui viennent de partout. En même temps, je souris de ces quelques mots échangés par-ci par-là, de ces regards bienveillants et des rires des vendeuses. Il faut

réussir à saisir ces instants de répit et d'échanges, sans quoi on ressort d'Assigamé complètement vidé-e de son énergie !

Babadé

« Babadé » n'est pas facilement traduisible en français. Il permet d'exprimer sa compassion et son empathie face aux problèmes ou difficultés rencontrés. Un peu comme un « désolé » face à la fatalité des événements.

Tout peut être une difficulté, comme une opportunité. Cela dépend de notre manière d'appréhender les aléas de la vie. Des difficultés, il y en a. Mais elles permettent aussi d'apprécier avec encore plus de saveur les bons moments.

Mes quelques difficultés, comme être seule quand on est malade, ou encore les démarches administratives pour ma carte de séjour, sont bien loin de la réalité rencontrée par la majorité des Togolais. Cela n'empêche pas d'avoir ses propres problèmes, mais il faut les considérer avec humilité et prendre conscience de la chance que l'on a de pouvoir faire des études ou même avoir accès à un système de santé qui fonctionne.

Akpé looo – (Merci)

J'espère avoir réussi à vous emmener un peu avec moi à travers cette lettre, et vous faire découvrir des bouts de mon quotidien. Si je peux vivre tous ces instants ici, c'est grâce à votre soutien, aussi bien moral, spirituel que financier. Vos dons permettent au Secaar de poursuivre ses projets, d'aider toujours plus de personnes, et à moi de continuer cette belle expérience.

Je suis chaque jour un peu plus reconnaissante de tout ce que je peux vivre à travers ce projet. Merci pour vos lettres, même si je mets du temps à répondre, c'est toujours avec un grand plaisir que je vous lis. En attendant les prochaines nouvelles, je vous envoie mes meilleures salutations depuis Lomé, et vous dis à bientôt.

Marion Delannoy

Cette lettre de nouvelles de Marion Delannoy vous est adressée par DM-échange et mission, service des Eglises protestantes romandes. Pour soutenir son travail au sein du Secaar au Togo, utilisez le bulletin de versement joint (CCP 10-700-2, projet no 100.7061). D'avance un grand merci!

Marion Delannoy
c/o Secaar
01 BP 3011
Lomé 01, Togo

marion.delannoy97@gmail.com

DM-échange et mission / Ch. des Cèdres 5 / CH - 1004 Lausanne / +41 21 643 73 73 / secretariat@dmr.ch / www.dmr.ch / CCP 10-700-2